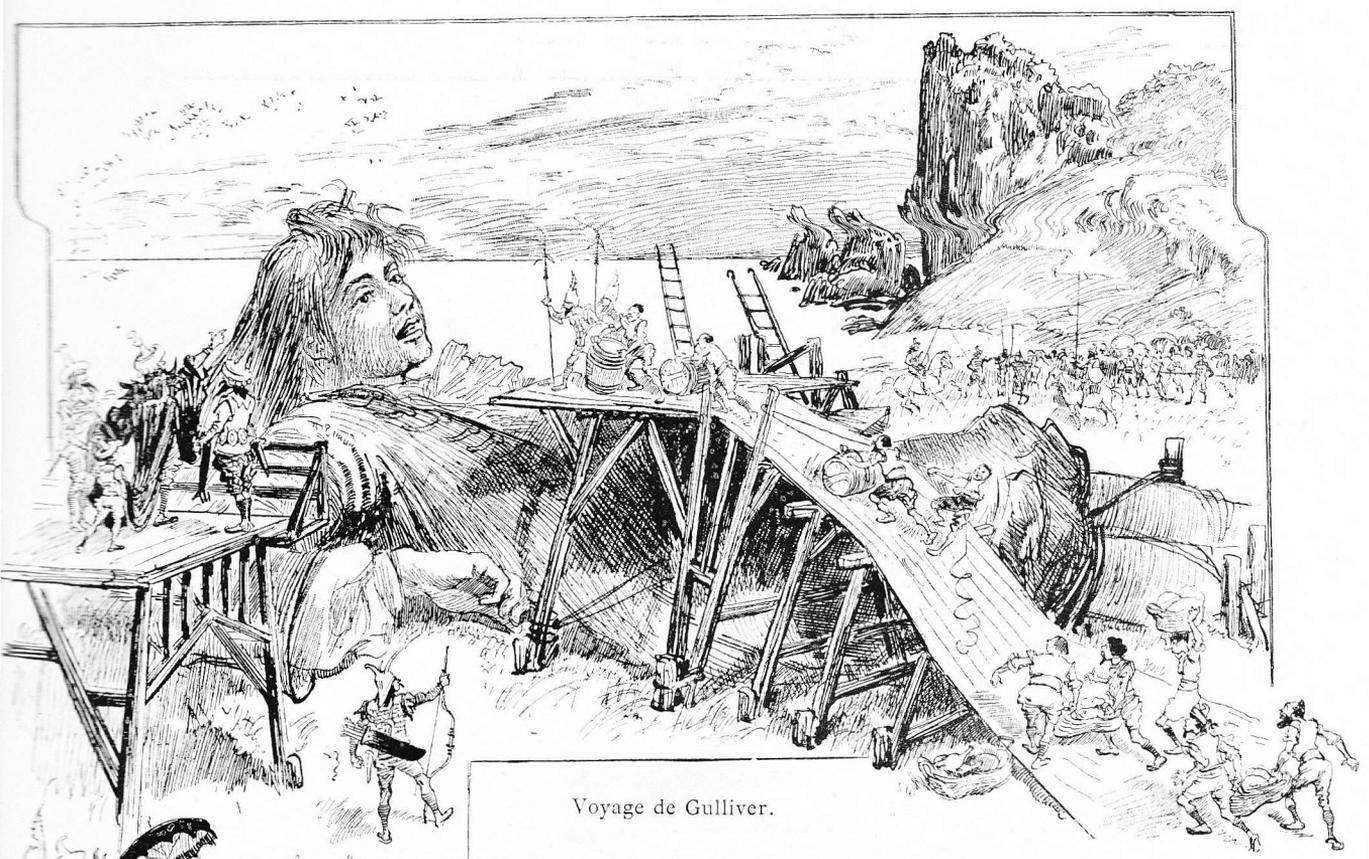




ALBERT ROBIDA

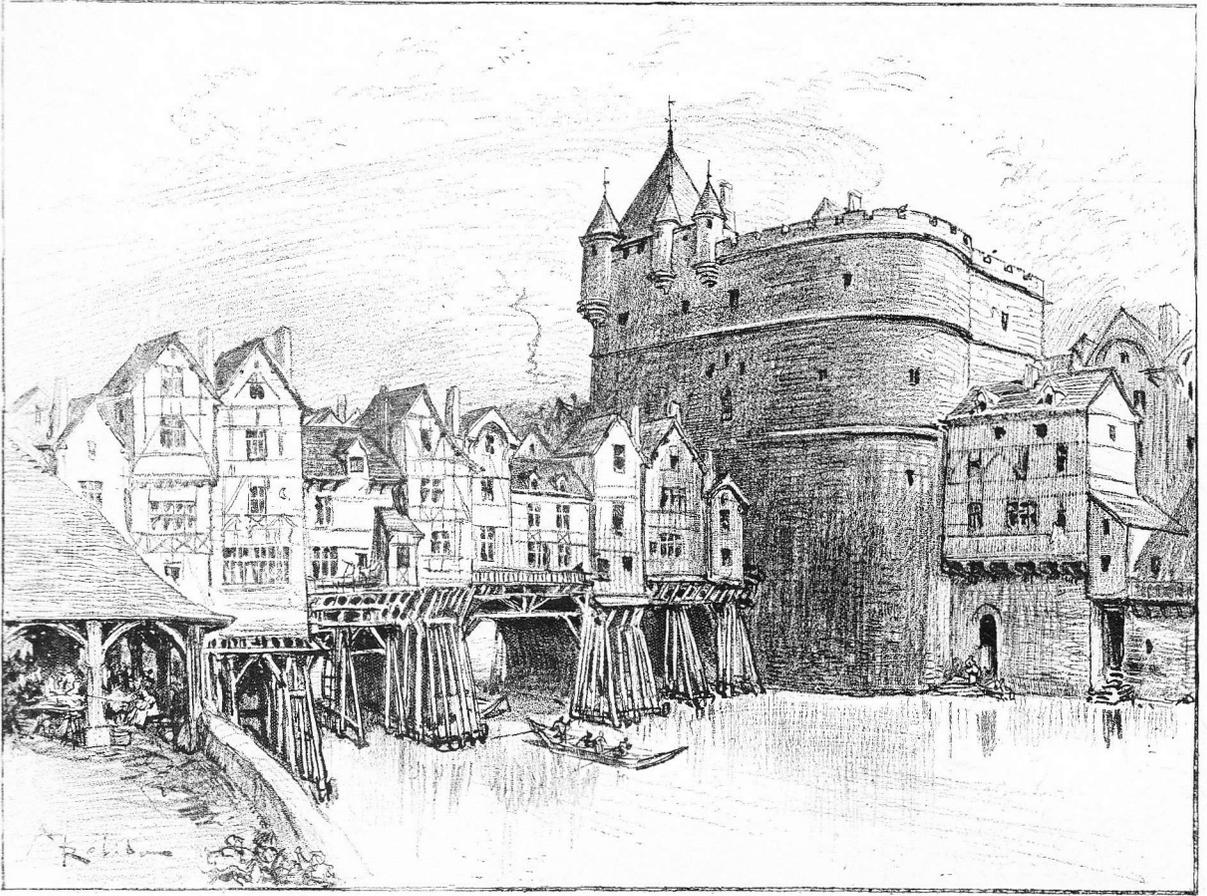


Voyage de Gulliver.

Albert Robida

Il y a, dans une édition romantique de *Don Quichotte*, un grand dessin de Tony Johannot représentant le chevalier de la Manche, assis dans son fauteuil et lisant. Il a dépouillé son harnais de guerre ; sa lance est accrochée au mur avec l'armet de Mambrin. Il est vêtu d'un pourpoint étroitement lacé et qui fait ressortir sa maigreur extraordinaire.

Je n'ai jamais vu M. Albert Robida sans me rappeler cette silhouette de l'ingénieux hidalgo. Positivement ils se ressemblent. M. Robida n'a pas l'ardeur batailleuse et la fougue intempérante du héros de Cervantes. Je ne suppose pas qu'il ait jamais croisé le fer contre des moulins à vent. Il est raisonnable, pondéré, doué de cet équilibre qui résulte du parfait accord entre le moral et le physique. Et pourtant sa cervelle est peuplée de chimères ; mais, au lieu de se laisser gouverner par elles, il les domine, il les réduit à l'obéissance, il les façonne, il les jette sur le papier, il en tire des images et des livres. Il a écrit un surprenant roman d'aventures : *Saturnin Farendoul*, dont la réputation



Le Petit Pont et le Petit Châtelet au xv^e siècle.

n'égale pas le mérite, et tracé un prophétique tableau, le *Vingtième siècle*, que l'avenir réalisera. Il rédige, il dessine, il peint. Il a tous les talents, une facilité miraculeuse, une immense érudition ; il a illustré Rabelais, et il possède si profondément son vieux Paris, qu'il a pu le rebâtir d'un coup de baguette, sur les berges de la Seine, pour l'Exposition de 1900.

Où cet artiste prend-il le temps d'accomplir tant de besognes ? Il habite aux champs une maisonnette, où les rumeurs de la ville ne pénètrent point. Il y vit satisfait, entouré de ses sept enfants, comme lui vaillants et infatigables. Cet ermitage du Vésinet est une ruche bourdonnante... Quelquefois, je m'y présente en voisin ; je franchis le vestibule encombré de bicyclettes ; je grimpe jusqu'à l'atelier. M. Robida, non sans un léger soupir de regret, interrompt la page commencée. Et, pendant des heures, nous devisons.

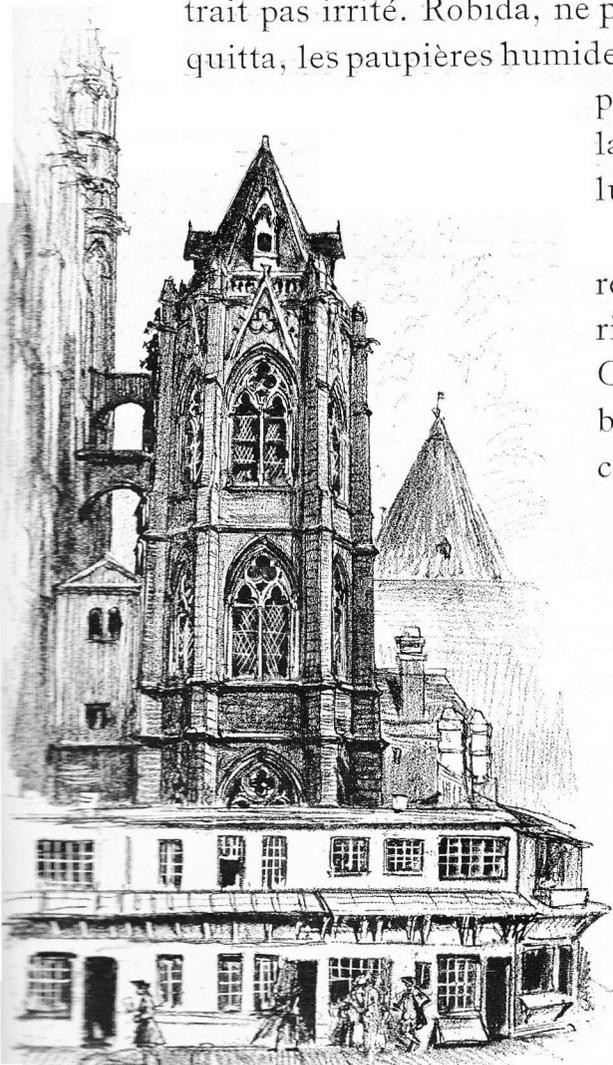
Il est timide, modeste à l'excès. Il répugne à parler de lui. Sa voix s'étrangle quand on le met sur ce chapitre. Bientôt, cependant, l'assurance, la confiance, la bonhomie lui reviennent. Il consent à se confesser. Et c'est ainsi que m'ont été révélées les particularités de sa vie.

Il naquit à Compiègne ; son père, un honnête et pauvre menuisier, lui fit donner une bonne éducation, car il espérait bien, un jour, le voir notaire. Le brave homme n'avait pas d'autre ambition. Albert, sur son ordre exprès, entra comme clerc dans l'étude du principal tabellion de l'endroit. Il n'eut qu'une idée, qui était, au plus vite, d'en sortir. Il chercha tous les moyens de se rendre insupportable. Il crayonnait des caricatures sur les dossiers, il bombardait les consommateurs du café de l'Univers avec des boulettes de papier timbré, et les leur lançait — quel scandale ! — par la propre fenêtre du notaire ; il organisait des tirs à la cible contre les portières de moleskine ; il débauchait les saute-ruisseaux en leur payant des billes et des toupies. Mais son destin l'avait conduit chez un patron débonnaire qui riait de ces enfantillages et ne s'en montrait pas irrité. Robida, ne pouvant réussir à se brouiller avec lui, le quitta, les paupières humides, le cœur gros. Une vocation irrésistible,

plus forte que son respect, le poussait vers la capitale de la France, « ce foyer de lumière », comme l'appelait Victor Hugo.

A peine y était-il débarqué et avait-il répandu son nom dans les journaux satiriques, que la guerre éclata, puis la Commune. Tragique époque que M. Robida a fait revivre dans d'innombrables croquis. J'ai feuilleté l'album où il les a rassemblés : pages gribouillées par le froid, dans la neige, autour du poêle de la chambrée, avec des mains gourdes et qui ne parvenaient pas à s'échauffer. Encore, lorsqu'il s'agissait de marcher contre les Prussiens, on se sentait plein d'entrain et de gaieté. Mais on envisageait d'un œil morne la lutte fratricide, l'horrible déchirement de la patrie, la rage meurtrière où se mêlaient d'affreux sentiments, la haine, l'envie, les rancunes et les vengeances particulières.

— J'avais pour principale ennemie, m'a narré avec douceur Robida,



Le trésor des Chartes, sacristie de la Sainte-Chapelle.



La Ville de l'avenir.

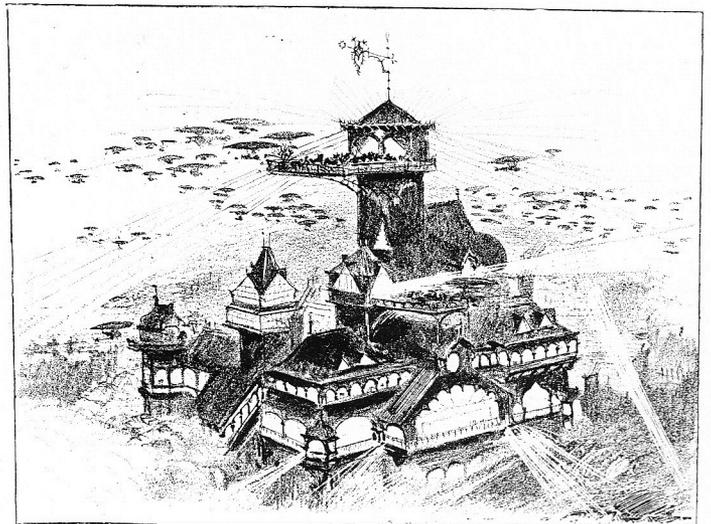
une mégère, la femme d'un sergent de fédérés, qui avait juré de consommer ma perte. Je logeais à Montmartre; j'allais chaque jour porter mes dessins au *Monde illustré*; elle voulait me faire enrôler dans la milice; elle me dénonça comme réfractaire; je comptais, par bonheur, dans « le gouvernement » quelques amis qui me protégèrent. A la fin, leur sympathie se lassa ou devint insuffisante. Je me cachai. Oh! ces nuits passées

dans une cave, sur la paille humide (sans métaphore), avec, pour luminaire, une chandelle fumeuse! Je restais là, le ventre creux, la tête vide, l'oreille tendue au sifflement des obus, au pas rythmé des patrouilles...

Quand le jour était tombé, Robida grimpaît au faite de l'immeuble et contemplait le spectacle de Paris incendié. Les Tuileries flambaient en un colossal brasier, le Palais de justice s'allumait, l'Hôtel de Ville s'abîmait dans les flammes. Et l'excellent vignettiste, esclave du devoir professionnel (même en ces heures d'épreuves), emplissait son calepin.

L'armée de l'ordre avance; l'émeute recule; le sanglier acculé par la meute va périr. C'est l'instant des représailles, l'instant le plus douloureux.

— Je vois encore ces pauvres diables, pour la plupart inconscients, à bout de courage, qui s'accroupissaient, résignés, sur le trottoir, leur fusil entre les jambes, à demi morts de fatigue et de sommeil. Et tout à coup, de brefs commandements retentissent, le bruit sinistre des crosses frappe le pavé. « Les Versaillais! les Versaillais! » Ils arrivaient effectivement, ils saisissaient les communards,



couchés dans la boue, vérifiaient leur identité et les passaient par les armes. J'ai assisté à des scènes atroces et dont le souvenir, après trente ans, m'épouvante. Quelques-uns des insurgés dissimulaient leurs uniformes sous des blouses et des pantalons de toile. Ces subterfuges étaient bientôt éventés et valaient à leurs auteurs un châtement bref et exemplaire.

Le cœur de Robida s'attendrit sur ces scènes tragiques et sur les malheureux qui y ont péri. Il oublie totalement qu'il a failli lui-même être leur victime.

— Et votre pétroleuse? dis-je, la femme du sergent qui voulait à toute force vous enrôler dans sa troupe?

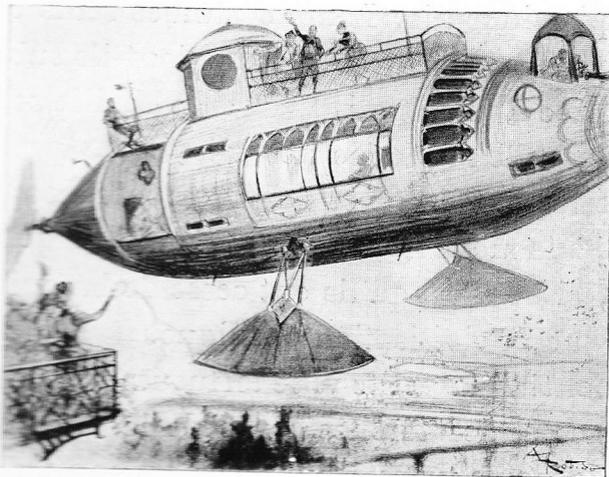
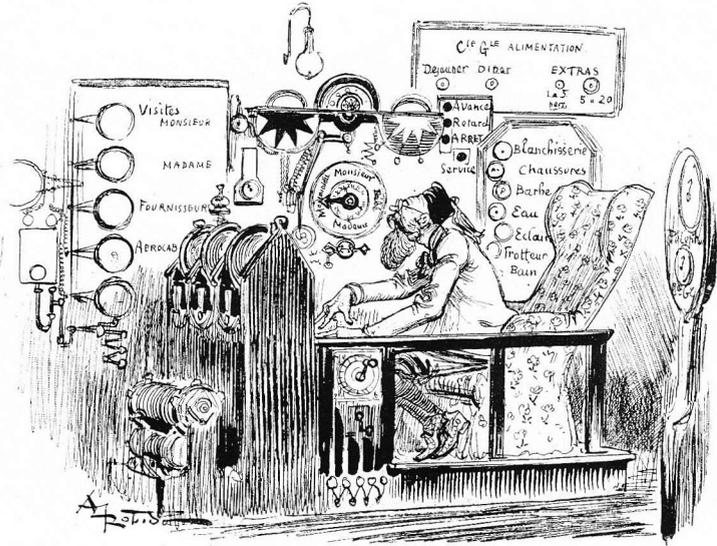
Robida sourit, d'un air mystérieux :

— Ma pétroleuse est morte. Mais le sergent est un homme politique des plus influents. Vous me permettrez, n'est-ce pas, de taire son nom?

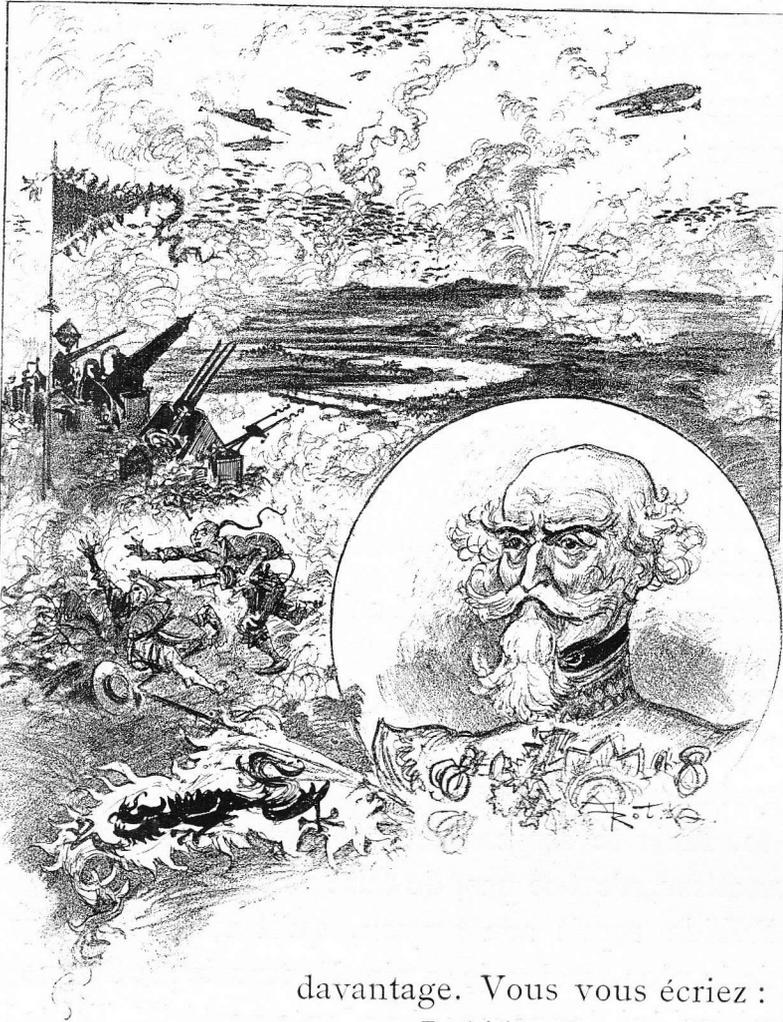
La bourrasque passée, Robida reprit son crayon, qu'il n'avait presque jamais quitté. C'est la période la plus sereine de sa vie. Il se marie ; le Seigneur qui bénit les nombreuses familles, lui donne une abondante postérité. Toute la smala part chaque été en caravane, explore une province de France ; l'artiste rapporte de ses excursions des monceaux de dessins et d'aquarelles, qu'il verse

en des volumes dont il rédige le texte. Tour à tour il croque et raconte la Normandie, la Bretagne, la Touraine, l'Ile de France.

Cet énorme labeur ne lui suffit pas ; il se mesure, après Gustave Doré, avec Rabelais, il illustre Gargantua et Pantagruel. Et sans doute il n'a pas l'abondance grasse et étoffée de son prédécesseur ; il est plus sec et plus anguleux, mais il possède, comme lui, la puissance évocatrice.



Voyage de noces au xx^e siècle.



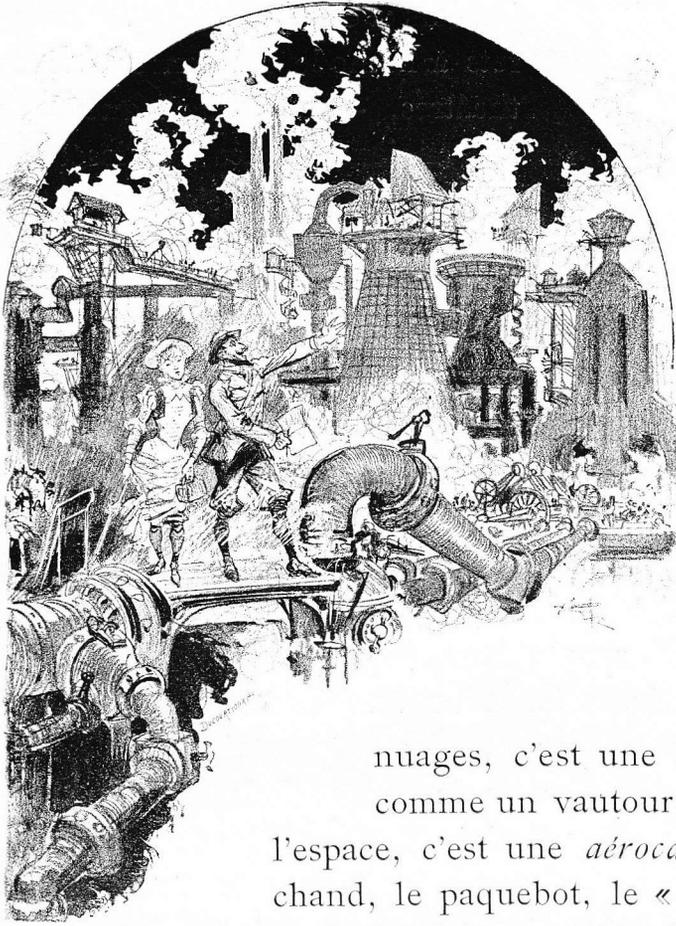
davantage. Vous vous écriez : « Ceci est du Robida ! » Et comme Robida n'a pas d'imitateurs, vous êtes sûr de ne vous point abuser. Chose étrange, ses chevaliers du guet, ses étudiants et ses frocards en goguette, Panurge, Bridoye, Jean des Estommeure, il les transporte au vingtième siècle, sans altérer leur physionomie. Leurs costumes seuls et l'atmosphère où ils s'agitent sont changés. Encore les vêtements n'ont-ils subi qu'une modification relative. Par un caprice d'imagination, Robida habille ses petits-neveux d'après les formes usitées sous le règne de nos rois ; il les pare du haut-de-chausse, du justaucorps étroitement drapé et du feutre à la Rembrandt ; ils ont la barbe taillée en pointe, à la mode florentine, et rien n'indique qu'ils appartiennent aux temps futurs, si ce n'est qu'ils ont cessé de brandir l'épée, trophée devenu inutile à une époque de civilisation pacifique.

Mais autour d'eux, quel bouleversement ! A la petite ville tortueuse et sombre, vaguement éclairée par des lanternes et des torches, succède la cité de l'avenir, immense, somptueuse, percée de larges voies, illuminée par des astres factices qui suppriment les ténèbres et y font régner une clarté éternelle.

Les soudards qu'il met en scène appartiennent bien au seizième siècle, ainsi que les chats fourrés et les escholiers et les ribaudes. Et, du reste, ces figures ont entre elles comme un air de famille. Robida est doué d'un talent si personnel qu'il n'a pas besoin pour signer ses œuvres d'y apposer sa griffe. Dès l'abord, on les reconnaît. Ses cavaliers ont une certaine façon de se friser la moustache ; ses dames vous lancent des œillades si veloutées et impriment à leur taille une cambrure si provocante, qu'il n'en faut pas



LA MAISON DE MOLIÈRE.



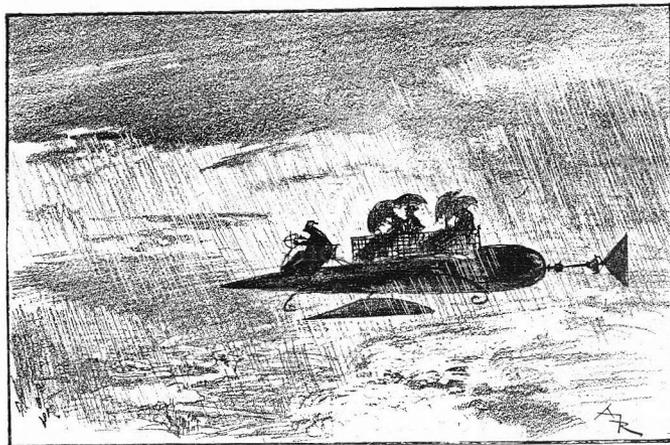
L'électricité, la fée moderne, non seulement éclaire les habitants de la capitale, elle les véhicule. Elle abolit pour eux le temps et l'effort, elle actionne les téléphones, les ascenceurs, elle entraîne les chemins de fer à une allure vertigineuse, elle sillonne le ciel, elle y voyage le long de fils de cuivre, rigidement tendus, et dont le fin réseau enveloppe le globe terrestre. Elle nous réserve encore une découverte qu'a pressentie Robida. Regardez à l'horizon

cette machine qui fend les nuages, c'est une *aéronef*; cet autre appareil muni comme un vautour, de larges ailes, et qui plane dans l'espace, c'est une *aérocab*. L'aéronef est le vaisseau marchand, le paquebot, le « transatlantique », l'aérocab est le yacht de plaisance, objet de luxe, à l'usage des privilégiés de la fortune. Robida veut que la direction des ballons soit découverte, et il l'invente sans coup férir.

— Voilà, dit-il, où nous en serons dans cinquante ans.

Et il déduit les conséquences de cette étonnante métamorphose. L'activité matérielle se déplace, elle se concentre au faite des maisons; les toits se muent en terrasses, les terrasses en jardins ombragés et fleuris, où viennent se poser légèrement, — gigantesques libellules, — les aériennes nacelles. Et sur ces parcs suspendus, s'élèvent les magasins, les boutiques flamboyantes des bi-





joutiers et des confiseurs, les cabarets à la mode, les concerts et les théâtres, — cependant que dans les anciennes rues délaissées et mortes, le silence s'appesantit et l'herbe pousse entre les pavés.

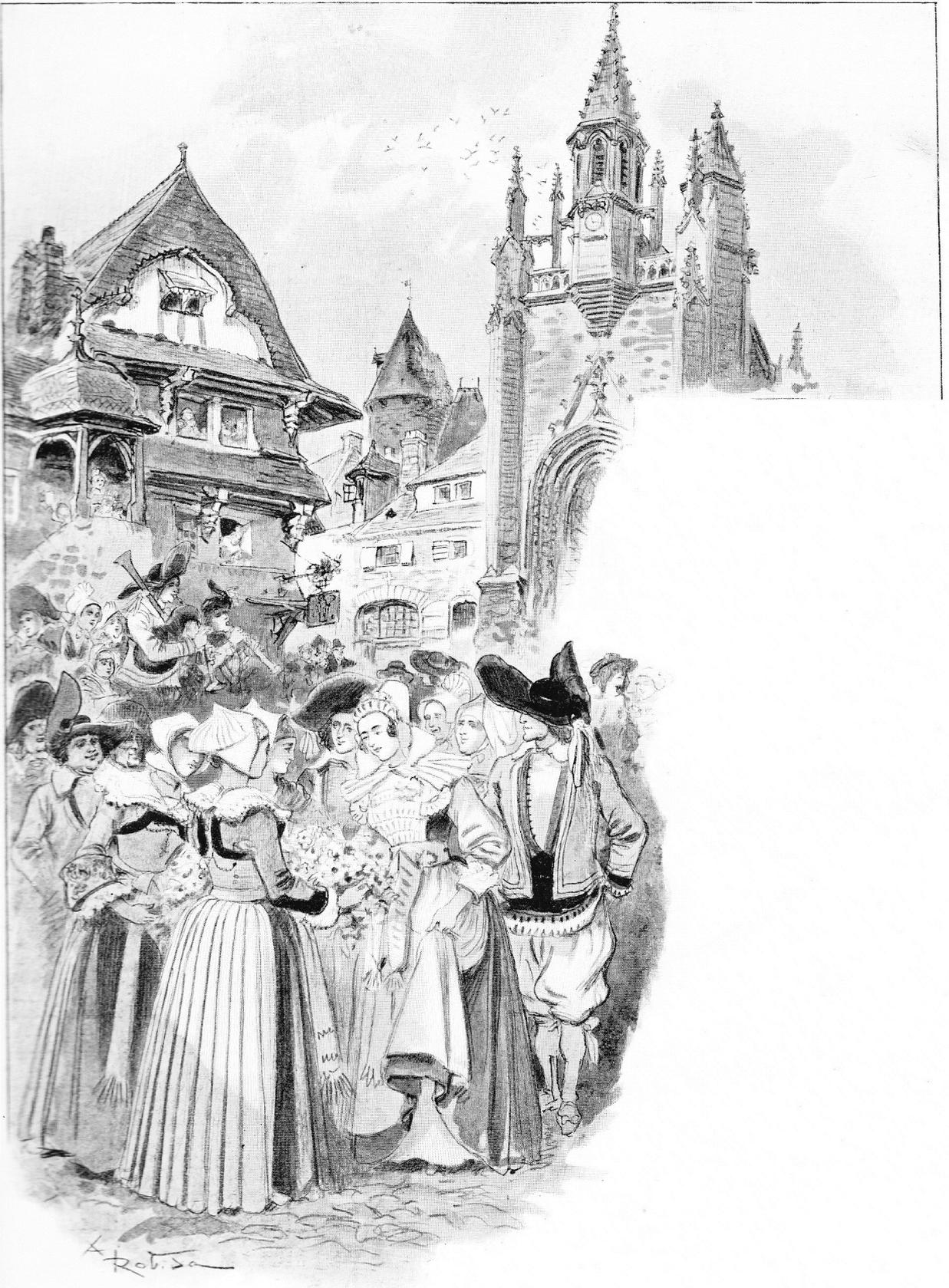
Albert Robida dut éprouver de profondes satisfactions à caresser, à créer ces fantaisies. De plus vives joies lui étaient réservées. Lorsqu'on lui fournit l'occasion de

participer à l'Exposition de 1900, il hésita entre deux projets. Son intention était d'élever un monument à Paris; mais à quel Paris, au Paris d'hier ou au Paris de demain? Le Paris du vingtième siècle le tentait.

— Mais où prendrai-je, pensa-t-il, mes ballons dirigeables?

Il se rejeta sur le Paris de maître François. Et il entra dans une ère de délices. D'abord, il exécuta en se jouant un millier d'études préparatoires. Qu'est-ce, pour Robida, qu'un millier d'études de plus ou de moins? Il dressa ses plans, les concerta avec son savant collaborateur, Arthur Heulhard, les communiqua à l'architecte. Et soudain, les maisons à pignons, les églises, les échoppes, la foire Saint-Laurent, le théâtre des Halles, l'escalier de la Sainte-Chapelle, le pilori de Saint-Germain-des-Prés, le Châtelet surgirent du sol.

Concevez-vous cette ivresse! L'artiste ne tenait plus seulement au bout de son fusain ces constructions mirifiques. Elles prenaient corps; il les touchait de ses doigts. Il entra dans la maison de Théophraste Renaudot ou de Nicolas Flamel; il s'asseyait sur la margelle du Puits-qui-parle et sur les bancs de bois de l'illustre cabaret du Pot-d'Étain. Ce n'étaient point de fausses enseignes, mais des enseignes véritables, grinçant sur leurs tringles que le vent balançait au-dessus de sa tête : la *Truie qui file*, la *Chèvre qui harpe*, l'*Anc qui vielle*, les *Quatre fils Aymon*, les *Trois saumons*, l'*Homme sauvage*, la *Lamproye sur le gril*, le *Bœuf couronné*... Et Robida fut pénétré, en même temps que d'une reconnaissance infinie envers la Providence, d'un violent désir de perfection. Il souhaita que son œuvre fût irréprochable. Il s'occupa de tout à la fois, de l'ensemble et des détails; il chercha des formes pour les meubles, la vaisselle, l'argenterie, la coutellerie; il broda les nappes et les serviettes, il peignit les vitraux, il patina les murailles, y enchâssa des boulets authentiques lancés contre elles par les Armagnacs ou les Bourguignons. Et pendant



une année, on aperçut son grand corps errant, affairé et méditatif sur les berges de la Seine... Souvent je l'ai rejoint parmi les copeaux, les sacs de plâtre, dans le gâchis des bâtisses neuves. Et toujours je l'ai trouvé souriant, amène, secrètement joyeux et discrètement persuasif.

Certain soir, il expliquait à un maçon la manière d'accommoder le ciment pour lui imprimer un aspect de vétusté. Et l'ouvrier écoutait avec admiration cet avis. Puis, s'emparant de la truelle, il exécuta ce que le « patron » lui commandait ; il prenait un évident plaisir à cette besogne qui le sortait de l'habituelle grossièreté de ses travaux. Il la polissait, la fignolait, il y mettait un brin de coquetterie et d'amour-propre. Et son goût naturel venant en aide à sa bonne volonté, le résultat était, de tous points remarquable. Vraiment on eût dit que les compagnons de Duguesclin fussent montés à l'assaut de cette tour, tant elle était meurtrie, hachée, labourée de furieux coups d'estoc. Et l'honnête Limousin « patinait » toujours ; sa face rayonnait de contentement ; il s'amusait comme s'il eût été au théâtre. Il y était, en effet ; il restaurait le décor, où

s'étaient accomplis de mémorables exploits. Ce qu'on lui avait enseigné à l'école primaire, touchant la guerre de Cent ans, lui remontait à l'esprit. Et il éprouvait comme un enivrement orgueilleux à l'étaler. Robida dut modérer son zèle, qui eût par trop exagéré la couleur locale :

« Restez-en là. C'est très bien. » Et m'ayant entraîné sous le porche de Saint-Julien-des-Ménétriers, il ajouta :

— Que de ressources dans le peuple ! Que de trésors ignorés ! Avez-vous observé la vivacité de cet homme, et son ardeur au travail, et l'agilité et la force et la délicatesse de ses mains. Il est né sculpteur, n'en doutez pas... Qu'eût-il fallu pour qu'il s'élevât à une condition supérieure et cessât d'être un manœuvre ? Un peu d'argent, des parents attentifs, un protecteur généreux, que sais-je ? — ce concours d'événements que nous appelons la *chance*, faute d'un mot plus intelligible.



Soldats de la Commune.

M. Robida se représentait l'humble boutique de Compiègne, où il languirait encore à cette heure, à raboter des planches, si son père n'avait eu l'idée de faire de lui un tabellion... Et j'ai vu qu'il était tout remué par ce souvenir.

Ce jour-là nous avons erré dans les ruelles du Vieux Paris. Le crépuscule les noyait d'ombre et leur prêtait des dimensions fantastiques. L'eau du fleuve mugissait contre les pilotis. Une statue de Saint-Michel — tout en or — luisait à travers la brume comme un rayon de soleil. Et j'eus l'illusion que cette ville minuscule s'animait. Des lueurs courent derrière les vitres des fenêtres à meneaux ; les portes s'entrebâillent et de jolies filles dans la robe de laine de Marguerite, apparaissent sur le seuil. Le docteur Faust gagne le prochain carrefour, d'un pas pressé, la toque sur l'oreille, drapé dans un manteau sombre que soulève altièrement sa rapière. Puis voici la foule grouillante des jongleurs, des ménestrels, des archers portant sur leurs hoquetons les armes royales, et des petits marchands, servantes, taverniers bedonnants dans leurs tabliers, armés de coutelas et de broches, pâtisseries enfarinés, fabricants d'échaudés et de tartelettes amandines... C'est toi, ô digne Ragueneau, poète et rôtisseur ; — et toi non moins digne aubergiste, chez qui le révérend père Gorenflot se régalaient de franches lippées. Enfin, dans sa demeure de la rue des Etuves-Saint-Honoré, à l'enseigne du pavillon des *Cingés*, apparaît la benoîte et grave figure de maître Poquelin, tapissier du roy...

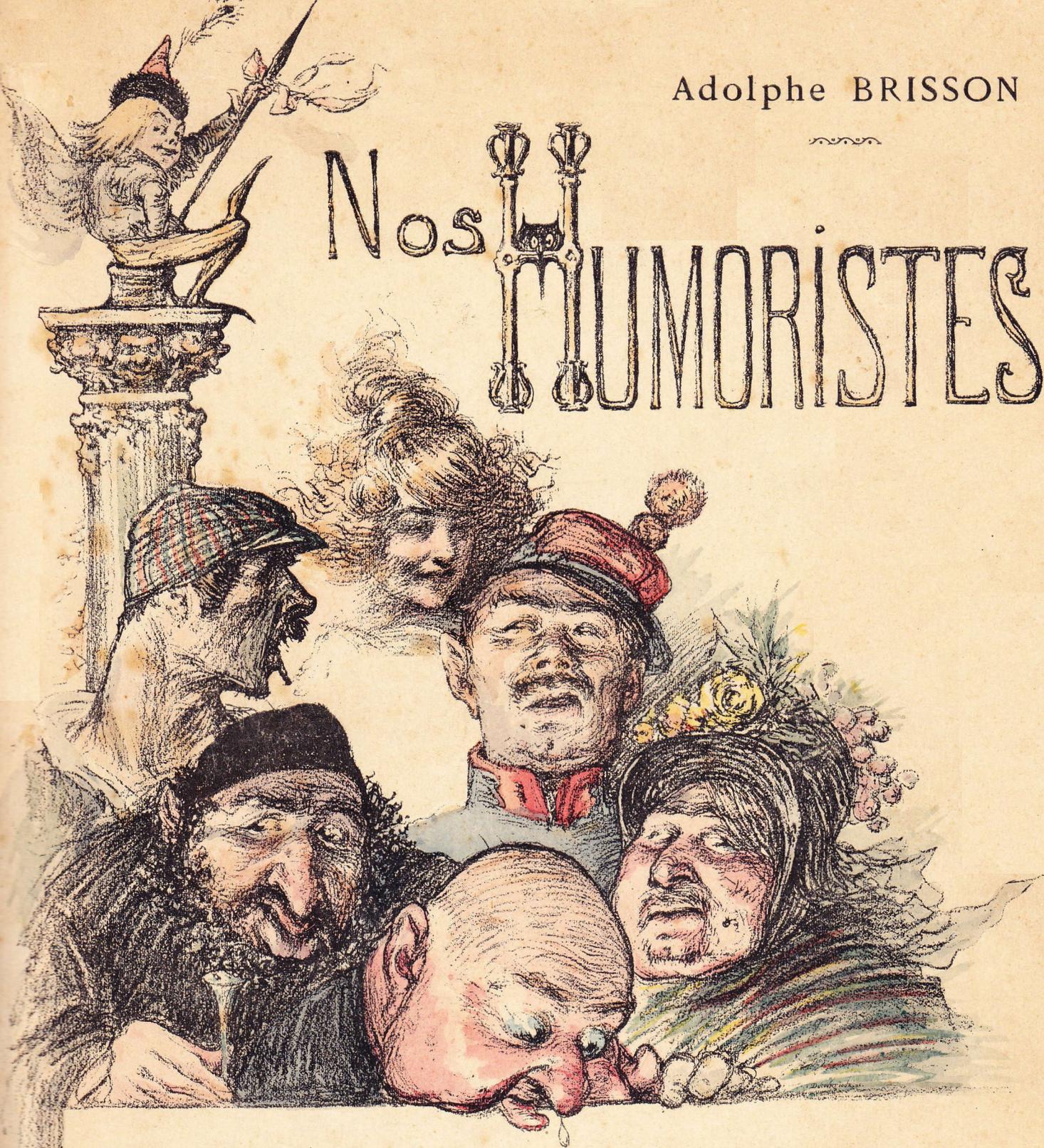
A cet instant, une immense silhouette me frôle dans le brouillard. Serait-ce Méphistophélès ? Ce n'est qu'Albert Robida, blême comme Carême Prenant et que son collet relevé rend plus mince et plus long encore... Non ! certes ! Albert Robida n'a rien de commun avec le diable. Il est vertueux, sensible et dépourvu de méchanceté. Pas une once de fiel n'attriste son talent, voué à l'amusement des soirées d'hiver et au délassement des familles. Il ne se propose pas de résoudre la question sociale. Il est inoffensif et bienfaisant.. Le voilà qui lève le nez, vers les toits du Châtelet :

— On m'avait conseillé de placer tout là-haut des nids de cigognes...
Heureux homme, qui ne vit que dans l'avenir et — dans le passé...



Adolphe BRISSON

Nos HUMORISTES



CARAN D'ACHE — J.-L. FORAIN — HERMANN-PAUL
LÉANDRE — ROBIDA — STEINLEN
WILLETTE

SOCIÉTÉ D'ÉDITION ARTISTIQUE

(PAVILLON DE HANOVRE)

32-34, RUE LOUIS-LE-GRAND, 32-34

PARIS

Adolphe BRISSON



Nos Humoristes

CARAN D'ACHE — J.-L. FORAIN — HERMANN-PAUL

LÉANDRE — ROBIDA — STEINLEN

WILLETTE



SOCIÉTÉ D'ÉDITION ARTISTIQUE

(PAVILLON DE HANOVRE)

32-34, RUE LOUIS-LE-GRAND, 32-34

PARIS

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le 5 avril 1900

POUR LE COMPTE DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉDITION ARTISTIQUE

PAVILLON DE HANOVRE

PAR G. DE MALHERBE

Imprimerie de Vaugirard, 152, rue de Vaugirard

PARIS